

n° 27 - mensuel - 3 P

**cancans**

DE PARIS



Un couple de « B.O.P. » arrivé au sommet de la fortune se rend pour la première fois à l'Opéra.

A l'entracte, la femme, qui désire voir le « Tout-Paris », se penche sur l'orchestre armée d'une paire de jumelles. Soudain, elle trébuche en apercevant un vieux monsieur très digne à la barbe blanche. Elle se retourne vers son mari et lui dit : « Je viens de voir Victor Hugo ».

« Mais Victor Hugo est mort », lui répond son mari.

Alors la femme reprend ses jumelles et dit : « Je pense qu'il bouge ! ».

La semaine dernière, un journaliste a posé quelques questions à un Don Juan très connu. Nous avons retenu celle-ci :

« Monsieur, que pensiez-vous des mini-pupes ? »

Oh, vous savez, dit-il, je les ai par dessus la tête ! »

L'idiotie de moi.

Il s'appelait Louis.

Ella s'appelait Claire.

Ils se sont quittés.

Ella est devenue sourde car elle a perdu Louis.

Il est devenu aveugle car il ne voit plus Claire.

**Brevinette**

Savez-vous pourquoi les breillans ont gagné en si peu de temps la guerre du Sini ?

Réponse :

Car ils avaient joué les tarifs à l'heure.

Le pauvre Toto rentre de l'école très en colère en disant : « Mais, tous les autres disent que j'ai une grosse tête ! »

— Mais non, mon fils, ce n'est pas vrai. Tiens, prends ta casquette et va me chercher trois kilos de pommes de terre. »

Un jeune homme sûr de lui proposait à toutes les filles d'aller au Bois avec sa blanche démontable italienne mais elles partaient toujours en riant quand il ouvrait la porte de son landau.



# KIM

## et son cadeau de Singapour

Kim, est une splendide Barasienne de 18 ans aux lignes parfaites et qui rêve de faire une carrière artistique à Paris, aussi chaperonnée par sa ravissante jeune mère, qui ne la quitte même pas pendant les séances de poses chez les photographes elle commence à se faire connaître dans les studios... elle a déjà fait un peu de figuration et quelques apparitions à la Télé...

Un admirateur lui a envoyé récemment une coupe de tissu de Singapour... Kim enthousiaste, mais pas couturière pour deux sous, s'est longuement regardée dans une glace, en se drapant dans la coupe... elle hésite, sera-ce un Sari ? une robe du soir ? une mini-jupe ? un bikini ? Kim hésite, mais avouez que quelque soit le sort réservé à ce tissu... il lui va très bien !...

Kim, de toutes les façons est une fervente du naturisme et décrite approuvée par sa mère, qu'une jolie fille ne doit rien cacher...





Ici la nuit se fait longtemps avant la tombée du jour. Une nuit presque aussi noire qu'une nuit sans lune. Une nuit complice des désirs sours, des positions animales, des curiosités inassouvies. La mûle à la recherche de la femelle. Ici, on s'offre de la chair de femme. On la présente en pâture aux yeux de l'homme sous forme de divertissement. Et pour faire monter en surface ce qui ne serait qu'à peine émoussé, un tintamarre de musique assourdissante, propre à engourdir toute pensée, pour mieux laisser à nu, fort de sa solitude, le désir animal. L'ef-

---

## **QUAND LES GIRLS EFFEUILLENT LEUR VIE...**

**dans les coulisses de  
"Montréal By Night"**

---



feuilleuse ou la danseuse dénudée des cabarets, est-elle une poupée de luxe, un corps sculptural où s'est engloutie l'âme, ou une artiste qui exerce un art ?

L'homme, seul ou en groupe, qui cherche un simple divertissement ou l'oubli de ses déboires conjugaux, se rend volontiers dans l'une ou l'autre de ces boîtes de nuit. Les girls, quelques-unes très belles de corps et de visage, toutes offrent du moins un physique harmonieux, y exercent leur art qui de danseuse, qui d'effeuilleuse. Comment sont-elles vraiment ? Sont-elles de vraies femmes ou des méca-





niques à sexualité. Parce que je n'ai recherché ni le sensationnalisme, ni le dédain, ni le blâme, que je suis allée les voir dénudés de tout préjugé, que je leur ai parlé de femme à femme, je vous offre les témoignages humains, à travers lesquels percent la femme éternelle et l'artiste.

Je suis d'abord au cabaret « Métropole » : ici et là se promènent de magnifiques créatures. Mise en confiance par Angelo, le gérant de l'établissement, qui lui explique l'objet de sa visite, Mimi, une plantureuse blonde, vient s'asseoir à ma table. Mimi raconte tout simple-

ment qu'elle est affaillieuse professionnelle depuis cinq ans. Elle a fait de nombreuses tournées un peu partout dans la province et n'est au cabaret « Métropole » que depuis une semaine.

— J'aime danser, j'aime la public, et j'aime aussi, je crois bien, parader. J'ai l'impression d'être faite pour ça, ajoute-t-elle en riant.

— Votre métier est dur, physiquement ?

— Non, j'adore mon métier. Et j'aime... non, j'adore les hommes. C'est pourquoi j'ai peur du mariage. Je suis contente quand je fais plaisir à beaucoup d'hom-

mes. Je suis heureuse de danser pour eux. Ici, nous rencontrons des hommes très intéressants et très distingués. Il est plaisant de causer avec eux.

— Garder à votre corps ses lignes harmonieuses est-il difficile pour vous ?

— Je n'ai aucun problème de ce côté.

Et Mimi de reprendre une pose très professionnelle pour la photographie qui prépare son objectif.

(Suite de notre reportage dans notre prochain numéro)







Cancans-vérité :

## AVE CAESAR IMPERATOR

*(Néron saisi par la débauche)*

**N**OUS avons laissé Néron, encore tout ébouriffé par ses charmes et sortilèges de son « extravagant mariage » avec l'esclave Sporus (voir *Cancans-Vérité* n° 25).

Nous allons le retrouver aujourd'hui dans de nouvelles situations tout aussi extraordinaires et... tout aussi historiques que les précédentes.

Cet homme, nous dit Pythodore de Tralles, « insatiable sur les plaisirs, aurait voulu les éprouver tous en même temps et dans toutes les parties de son corps ».

L'historien ajoute des détails si crus que Cancans ne les laisserait pas passer... Mais, rassurez-vous, je vais tâcher, grâce à de « savantes » (?) périphrases, de vous en faire apprécier le savoir.

Voici donc Néron critique d'abordement à une de ses maîtresses. Il goûte en ses bras les plus exquises blandices. Mais il est bien trop artiste, bien trop « intellectuel tourmenté » (déjà !), trop transubstantié et trop blasé tout à la fois, trop curieux aussi (ses érotologues 87 n'ont rien inventé) pour se satisfaire de si banales

voluptés. Il faut à cette fille d'autres secours. Étant empereur on n'a que l'embarras du choix ! Et si choisit un gladiateur dont les viriles ardeurs sont à toute épreuve. Auroquelles, bien que (ou d'autant mieux que ?) rivé à sa maîtresse, il s'abandonne avec une glorieuse allégresse. D'autres personnages s'agitant encore autour de cette « couche de stupre » : des jeunes gens, des jeunes filles — et qui ne restent pas les deux pieds dans le même sabot, un vous prie de le croire ! — entraînant une atmosphère d'intense lubricité par des





## AVE CAESAR...

attachement, des postures imaginables. Mais laissez la parole à Pythodore : « Ils (les acteurs de cette attitude) promettent leurs parties naturelles sur toutes les cavités du corps de Néron. Quel spectacle ! On pouvait dire véritablement qu'il était noyé et que tous ses membres, aussi bien que toutes les facultés de son âme, étaient absorbés dans un torrent de délices. »

« Suétone, quant à lui, affirme, dans ses « Douze Césars » : « Néron est convaincu qu'il n'échappe pas sur la terre un homme qui soit réellement pur et chaste. Le corps tout entier de l'homme est souillé. Aucune fibre de la chair d'un corps n'est intacte. Nul être n'échappe à cette loi. Chez la plupart, d'après lui, l'incandescence n'est que dissolution et grimace ; ils cachent leurs vices avec la même soif que lui, Néron, étale les siens. Aussi l'Empereur pardonnait-il toujours à ceux qui avaient devant lui leurs turpitudes. »

★

Le même Suétone conte, par ailleurs, une anecdote bien savoureuse.

Néron, après s'être prostitué à un point tel qu'il avait souillé toutes les parties de son corps (et l'on ne parle pas de son âme !...) fut l'inventeur d'un genre de luxure dont nous devons (c'est Suétone qui parle) qu'on ait jamais rien vu d'équivalent.

L'Empereur faisait hor, tout nus, à des potaux, des personnes des deux sexes qu'il avait choisies parmi les plus belles, dans les âges adolescents, tant pour le visage que pour la perfection du torse et des membres.

Pendant qu'on les enchaînait, il se revêtait lui-même d'une peau de lion, de tigre et, parfois, dans les jours spécialement fastes, d'une peau de panthère noire.

L'on sait que Néron se disait, se voulait acteur. Donc, l'Empereur-Acteur imitait, avec une science très accomplie, la grande scène extrêmement brillante du fauve agrippé par la rut.

Il sortait de sa panthère, rampait, mugissait, bondait et s'élançait sur ses victimes quelque peu effrayées de ces frénésies convulsives. Il cherchait, avec des grognements qui faisaient l'admiration des spectateurs, sur tout le corps des jeunes gens d'effroyables jouissances.

Et lorsque le bête qu'il avait incarnée (avec plus ou moins de bonheur) était assouvi, il jetait la la détoque et le masque et terminait le spectacle en s'abandonnant — on admirera l'éclectisme de Néron — à son esclave Doryphoros qu'après Sporus il avait épousé. Mais ceci est une autre histoire.

Cassius Dion de Nicée, qui écrivait une « Histoire Romaine » qui fut autorisée, narra la même aventure en d'autres termes : « C'est une étrange et stupéfiante exhibition ! On voit les plus beaux adolescents, les plus belles jeunes filles attachés nus sur des trons de bois et on voit le Maître du plus grand Empire de tous les temps revêtu d'une peau de bête qui se jette avec fureur sur ces tendres chairs comme pour les dévorer. »

★

Néron, les des remontrances de Sénèque et de Burrhus qui critiquaient tout de même un peu sa conduite, et les avertissements des plaintes sempernales de sa mère Agrippine, résolu de rompre avec cette dernière, il ne voulait plus la voir, lui retira tous les honneurs, toutes les marques de souveraineté. Inconsciable de se sentir renversée du haut degré de puissance où elle avait accédé, Agrippine década, à quelque prix que ce fût, d'y remonter.

Les menaces, les cris, les véhémences, tout cela fut inutile : Néron restait inflexible. Pendant ce temps la cour, négative florissante, de la belle impératrice, se désolait lamentablement, et bientôt elle fut quasi oubliée de tous.

Que faire pour remonter le courant de l'indifférence et du mépris ?

Elle connaissait bien son fils. Dieu merci. Elle se rendit compte qu'il ne lui restait qu'un moyen pour le regagner. Sans barguigner elle s'employa à mettre ce moyen en branle.

Elle était encore fort désirable. On le lui avait dit ; elle était assez intelligente pour s'en point douter. Son fils était l'image même de la dissolution, de la perversion, insatiable de plaisir, toujours à l'affût de voluptés inédites se situant hors des chemins battus. Elle avait souvenance qu'autrefois, en linceul, il avait reçu d'elle deux... marques de complaisance qui n'avaient pas été sans le « charrier » éternellement.

La solution, elle la sentait.

Eh, là, c'est l'historien Tacite que nous allons laisser parler :

« A l'heure du crépuscule, moment d'or où les mets épais et les vins précieux allemands le plus les acris de Néron, Agrippine s'arrangeait pour entrer dans la salle où battaient des parfums lourds. Elle renouvela ces visites assez souvent. Son fils était tellement « occupé » qu'il ne s'apercevait même pas de sa présence. Simplement il remarquait qu'une langue et couple tunique de soie le frôlait légèrement. Mais un soir d'été où l'air était plus enivrant que jamais, appétite, partie comme la plus cotée des courtesanes romaines, elle ne se contenta plus d'effluements acquiescés, elle s'offrit brutalement à son fils, oui, elle était petite au banier de l'inceste. Même les convives s'apercevaient déjà de Nigra baisers, de carresses de mains en moins hatives, terribles signes avant-coureurs du crime sans nom qui allait se perpétrer ! Mais Sénèque veillait. Il mit tout de suite en avant une adorable esclave du nom d'Acid qui s'empressa de caillir dans les bras de l'Empereur une étreinte qui se fût, sinon, ab — noblement agitée. Sénèque, ensuite, prévint Néron des manigès d'Agrippine et le mit en garde contre le mépris des soldats qui ne manqueraient pas de s'enrayer. Cet



# AVE CAESAR...

argument fut le seul à avoir quelque résonance dans l'âme de Néron. La crainte de scandaliser les soldats, de les irriter, et, par suite, de perdre, peut-être, l'Empire, le fit renoncer aux très originaux plaisirs que lui offrait sa mère, car, pour le reste, il n'était pas homme à redouter un crime de plus !

On dit même que sa passion pour Agrippine fut telle qu'il donna follement une de ses concubines simplement parce qu'elle lui ressemblait.

★  
Étrange Néron. Étrange époque. Démence et tragédie. Et l'on ne sait pas tout !

Les motivations de tout cela ? Les subconsciences de tout cela ? Les méandres de l'âme et de l'orgueil ? Car enfin ces hommes étaient des hommes. Doués de pensée et de réflexion. Les historiens ne nous ont cité que des faits. Ce qu'il nous faudrait connaître c'est, au-delà de l'épisodique, le portrait psychanalytique (hein que l'air horreur de ce mot, en général, et de M. Freud, en particulier) de l'Empereur Néron et ce qu'il y avait d'authentique, d'humain, derrière d'abord : ses frénésantes démonstrations. Ce portrait réel d'un Homme a déjà tenté quelques coéglés contemporains

Attendez l'ouvrage qui satisfasse vraiment notre curiosité.

Un mot encore. On vient de reprendre, hélas ! sur les écrans parisiens, à grand fracas, l'immense succès américain de M. Marvyn Le Roy : « Quo vadis ? » M. Peter Ustinov y incarne un Néron grand tiré dont il fait un ridicule pastiche désaccoré et méauquant. Il ne faudrait surtout pas que l'on vit le maître de l'Empire Romain sous ces oripeaux de parlotte. Je pense que le vrai Néron avait une autre allure, une autre « gueule ».



Ces dernières semaines, de graves événements ont secoué le monde, les chefs d'Etat de France, d'Angleterre et d'Union soviétique se sont rencontrés :

Pendant cette conférence, leurs femmes, profitant de l'absence de leurs maris, ont, paraît-il, abordé des sujets assez traitant de l'amour et surtout de petit sexe par lequel les femmes de leur pays appellent l'attention de leurs hommes.

« En France, nous l'appelons le Patriote car il est toujours debout devant la République »

« Nous en Angleterre, nous le nommons le Gentleman, car il se dévoue toujours devant une lady »

« Eh bien, en Union soviétique, nous l'appelons le Partisan, car on ne sait jamais s'il nous prend par devant ou derrière. »

Un jeune homme corse, depuis peu à Paris, envoie à ses parents restés au pays la lettre suivante :

« Chers parents,  
« La vie ici est magnifique, mais j'aurais encore besoin d'une petite avance. Soyez sans crainte, je dépense toujours avec parcimonie et à bon succès. »

Les parents, ayant peu fréquenté l'école, se font lire la lettre par un voisin. En entendant la dernière phrase, le père s'écrie :

« Mon fils coquille, avec Parsimoni passe encore, mais pas avec un Ar-ménien ! »



# à l'heure du choix...

Isabelle hésite longuement avant de choisir ses sous-vêtements. Déshabillé ? Chemisette ? Que lui réponds son miroir ?







---

# LE CORSET ROUGE

---

**L**ORSQUE vous visitez les abbayes de la vallée de la Seine, en Haute-Normandie : Jumèges, Saint-Wandrille, vous arrivez à un village charmant qui a nom Saint-Martin-de-Boscherville.

Devant vous s'étale une verdoyante plaine parsemée de pommiers. Le fleuve y perçonne parmi les saules. Il coule au bas de blanches falaises créées de verdure. Puis, subitement, au premier plan, cernée par des murs en ruine, vous voyez se profiler la plus belle et plus vaste abbatale romane de cette région : Saint-Georges-de-Boscherville.

Entrez, je vous prie, sous les voûtes de l'accueillante et fraîche église. Peut-être aurez-vous la chance de voir venir à vous un bon sympathique curé qui vous initiât aux arcanes de cette architecture moins triste qu'opéreuse. Peut-être vous contera-t-il, si vous le lui demandez, la légende du « Corset Rouge ».

... Une nuit que le vent soufflait sur les joncs et les marnes des bords de la Seine et que la chouette hululait dans les granges, un tout jeune cavalier, à peine sorti de l'adolescence, visage parfait, élégant et preste tournure, s'arrêta sur la berge.

Il voit soudain briller une lumière à la tour du fastueux château de Bardouville. Il éperonne avec vigueur et pousse dans l'eau sa monture.

La Seine franchie, il escalade en hâte le chemin qui serpente à l'assaut des courtines.

Il lui tarde de voir la châtelaine de ces lieux, la douce et blonde Violaine qui l'attend dans sa chambre où des chîmes entiers flambeent dans la cheminée.

Ce visiteur n'est autre que Dom Robert, l'Abbé de Saint-Georges-de-Boscherville — eh !





oui ! un abbé ! et qui plus est, malgré son très jeune âge, le supérieur de l'abbaye — qui, chaque soir, jetant crosse et mitre, froc et chasuble aux orties, accourt au château pour reprendre, en l'absence du maître des lieux, un grand cérémonial d'amour et de volupté, dont les préjudes remontent à quelques années, alors que, simple page d'un seigneur des environs, doté de sa seule et gracieuse beauté, il caressait les seins naissants de la demoiselle Violaine de plus ou moins innocente façon, laquelle ne demeurait pas en reste. Mais les parents de la « pucelle » eurent vite fait de percer le manège et chassèrent ce page trop hardi et trop peu sérieux. Leur fille valait mieux que cela. Ils lui trouvèrent un solide et robuste baron, peut-être moins séduisant, mais dont les coffres ne sonnaient pas le creux.

Robert s'enfuit, désespéré, chez les Bénédictins et revêtit illicitement la robe sacerdotale. Il n'était pas un moine très convaincu et ce n'était là comme toute qu'une solution de facilité et de paresse. Sa chair, malgré la bure, frémissait encore au souvenir des divertissements anciens. A la lecture des manuscrits de haute théologie, des visions rien moins que pieuses, bien que paradoxiques, hantaient son esprit. Ce qui n'empêcha pas ses compagnons, impressionnés par son zèle dévôt et ses mortifications à grand renfort de fouet et de cilice, de l'élire abbé-prieur de Boucherville.

Les bruits du monde cependant franchissaient les murs du couvent et, un beau matin, le moine apprit que Violaine vivait toujours et qu'elle l'adorait encore.

Il est des accommodements avec la vie monastique et avec le Sacrement de Pénitence. Notre abbé, un soir, enfourcha donc le plus vigoureux cheval de l'abbaye et frappa à la porte du château.

\*\*\*

Justement le seigneur de Bardouville n'était pas là. Et...

Et le haïser qu'il échangea avec la jeune baronne fut quelque chose d'absolument prodigieux. Tant d'années d'abstinences, de désirs contrariés, de nuits obsédantes, de flagellations, allaient se résoudre enfin en une étreinte, déme-

surée, une étreinte bien due à sa longue patience.

Ce fut ensuite un jeu que d'aménager des rendez-vous galants lors de chacune des absences de l'époux, qu'à vrai dire beaucoup d'occupations appelaient sur ses terres, à la guerre, ou aux croisades.

Ah ! les heureux, les chers entretiens galants ! Que d'ardeur on y dépensait, que de caresses imprévues et curieuses on y expérimentait, que de jouissances variées on y goûtait ! A croire que la vie monastique est l'antichambre de l'alcôve. Quelle alcôve s'était en l'occurrence. Après quoi, le père Abbé se sentait plus heureux, plus léger, d'esprit plus lucide, d'intelligence plus alerte pour vaquer à la bonne administration de son abbaye et chanter les louanges de Dieu.

Mais il se produisit ce que l'on n'avait pas prévu.

\*\*\*

Et l'imprévu ce fut, une nuit, le baron surgissant au château, averti par on ne sait quel présentement ou plutôt par la dénonciation de quelqu'autre moine plus ou moins au courant des fredaines de son supérieur et brûlant plus ou moins de jalousie par la Dame ou... pour l'Abbé.

Pour l'heure la Dame reposait, levée entre les bras de son doux Abbé-Prieur. Leur bonne conscience étant totale, ils dormaient sans vergogne.

Le mari, les yeux exorbités, avait dégainé l'épée.

Les deux « complices » poussent un cri d'horreur. Le baron bondit sur la couche.

— Hors d'ici ! a le front de crier l'Abbé.

— Comment oses-tu dire ? hurle le mari outragé. Je vais t'envoyer, moi, chanter matines aux enfers. Le diable t'y servira la messe.

L'Abbé essaie de faire de son jeune corps un rempart à la femme à demi-morte d'effroi. C'est en vain qu'il essaie de se protéger lui-même. A la lueur des torches, il finit par succomber aux coups redoublés de l'épée qui trace dans l'air les flamboiements sinistres de l'ange exterminateur.

Violaine s'est recroquevillée dans la ruelle.





Le mari hésite. Va-t-il envoyer l'épouse adultère rejoindre son amant dans la tombe ? Tout à coup, il a une illumination. Sur l'escabot, près du lit, il avise le corset de la dame qui dessine encore les formes parfaites des seins les plus délicieux de toute la Normandie. Il le saisit, le trempe d'un geste monstrueux dans le sang de son rival qui inonde les dalles et qui est encore tout fumant.

— Madame, dit-il ironiquement, voici un souvenir de ce moine qui vous a tant aimée, un souvenir qui vous agréera, je suppose. Jusqu'à votre dernier soupir je vous demanderai de porter ce vêtement. L'exige que jamais vous ne vous en délassiez.

Violaine s'exécute. Elle serre les lacets

sur ses seins tout meurtris — de la bonne meurtrissure — des caresses et des baisers de son amant. Elle sent le liquide chaud, mais déjà gluant, imprégner sa chair. Une sorte de douloureuse et d'exquise langueur la saisit, tandis que les pages — très vivement intéressés par ce rite étrange — la conduisent aux plus extrêmes sous-sols d'un cachot de la grande tour.

De quels poisons était chargé le sang de l'Abbé, on ne saurait dire. Toujours est-il que le troisième jour de son incarcération, la châtelaine sentit comme un feu qui brûlait sa peau, comme un acide qui rongait ses chairs. Mais il lui était défendu de quitter l'abominable corset de sang !

Et six ans après, jour pour jour, le torse dévoré par une innommable lèpre, elle rendit, comme on dit, le dernier soupir, non repentante, et qui sait ? comblée.

Pendant ce temps, les moines, inquiets de l'insupportable absence de leur Supérieur, s'étaient lancés à sa recherche dans les fourrés des berges de la Seine. En vain. Ils ne furent pas longs à apprendre l'atroce vérité.

Et c'est ainsi que, depuis ces temps lointains, et jusqu'à une époque assez récente, les moines de Saint-Georges-de-Boscherville chantaient chaque jour « Requiem » et « Libera » pour un malheureux Abbé trépassé sans l'unction suprême.

\*\*\*

Voilà la très édifiante histoire que vous contera le bon curé en vous faisant visiter son église.

Vous vous demanderez si le plus étonnant de l'histoire ce n'est pas le fait que ce soit précisément un prêtre qui la raconte. Et vous ne vous lasserez pas de vous poser des questions lorsqu'il conclura son récit avec un très énigmatique sourire : « Mais le Seigneur est toute miséricorde et, après tout, peut-être abaissera-t-il un regard de pardon sur l'âme pécheresse de l'Abbé de Boscherville, sur celle aussi de la châtelaine. Quant au mari meurtrier, peut-être n'a-t-il pas besoin du pardon de Dieu... » Textuel ! Et avis aux maris qui, dans le même cas, voudraient imiter le baron...

Edouard TRÉMAUD.



Les vedettes font double : Après avoir vu un film de Gina Lollobrigida, la Blonde joue avec un voile devant le miroir. La rousse prend, devant l'objectif de son fiancé, en vacances, l'allure d'Ursula Andress... Ici, les « copées » sont assez réussies



## CANCANS

de Paris


Le directeur de la publication :  
Jean Kerffelec

52, passage Jouffroy, PARIS-8<sup>e</sup>

ABONNEMENT : 1 an, 30 F

Photos : W.P. Adolphe P.C. Tania  
Sarting et Claude Piron

P.C.I.  
15, rue Ferdinand-Gondon Paris (20<sup>e</sup>)



Le chansonnier Jean Rigaux  
utilise une bien jolie expres-  
sion quand il veut parler de la  
beauté d'une femme: il dit sim-  
plement: « Elle est belle com-  
me la femme d'un autre ! »

n° 27 - mensuel - 3 F

**cancans**

DE PARIS

